

PERSO

Regards personalistes

N° 4 – Octobre 2004

ALTERMONDIALISME

- ◆ *L'Afrique et l'autre mondialisation – p. 3*
- ◆ *Une résistance altermondialiste – p. 7*
- ◆ *L'immondialisation – p. 10*
- ◆ *Les valeurs de l'altermondialisme – p. 14*
- ◆ *Réinventer le politique – p. 16*
- ◆ *Libre propos sur franc-maçonnerie et personalisme – p. 17*
- ◆ *Psychanalyse et spiritualité – p. 20*

COMITÉ DE RÉDACTION

Rédacteur en chef et éditeur responsable :
Vincent TRIEST

Rédacteur en chef adjoint :
Aaron MUNDAYA BAHETA

Secrétaire de rédaction :
Sully FAÏK

Trésorier :
Robert HENDRICK

Équipe de rédaction :
Aïcha BOULBAYEM
Jean-Marc CUVELIER
Arlette LENOTTE
Cathérine-Marie LEROY
Marie-Noëlle LIVYNS
Jean-Pierre PLUMAT

Mise en page :
MUSANGU Bende

Ont aussi contribué à ce numéro :
Paul ARIES, Marcel BOLLE DE BAL
François HOUTART et Hugues PUEL

PERSO

est une publication de l'asbl C@PP,
Centre d'Action pour un Personnalisme Pluraliste

Le C@PP a pour but d'approfondir l'humanisme fondé sur les philosophies personalistes et d'en développer les applications dans la société, sur le plan culturel, social, économique et politique.

- L'association réalise son objet social notamment par :
- l'organisation de conférences et de forums d'échanges : *L'Atelier du Personalisme* ;
 - des publications ;
 - un travail de réflexion et d'animation en équipe : *Le Carré personaliste*.

L'affiliation au C@PP est le meilleur moyen de soutenir son action. Il vous suffit de verser **30,00€** sur le compte de l'association en mentionnant « affiliation ». Ce montant comprend l'abonnement à *Perso* (Belgique et étranger).

CONTACTS

Vincent TRIEST, Président du C@PP
4, rue Capitaine J.-M. de Vismes
B- 1348 LOUVAIN-LA-NEUVE
Belgique

☎ : 00 32 [0] 10 45 52 50
Courriel : <vincent.triest@skynet.be >
Site internet : www.personnalisme.org

PRIX

Au numéro : 2,5€
Abonnement à 4 numéros :
Belgique : 8€
Europe : 16€

À verser au compte de l'asbl
Centre d'Action pour un Personnalisme Pluraliste :
340-1826958-01
Iban BE43 3401 8269 5801 Code BIC : BBRUBEBB

**MONDIALISATION :
LA FRATERNITÉ
OU LA BARBARIE ?**



Sur quel socle de valeurs reposent les mouvements qui construisent la résistance « pour une autre mondialisation » ? C'est la question qu'aborde ce numéro 4 de *Perso*.

À l'origine de la création du C@PP, il y a une intuition : pour résister à la vision unidimensionnelle – et barbare ? – de l'individualisme marchand, il faut frapper aux racines et pas seulement aux conséquences. Opposer une idéologie altermondialiste à celle du tout-au-marché ne suffit pas. Plus fondamentalement, deux anthropologies s'affrontent : celle de l'homme comme pur individu contre celle de la personne comme être de la relation.

Ainsi que le montre Paul Ariès, un des proches conseillers de José Bové, la culture constitue le lieu du combat contre ce nouveau paganisme : la naturalité de l'ordre marchand. Oui, il faut oser démonter tous les mécanismes de la domination des puissances de l'argent, comme le fait François Houtart, un des fondateurs du Forum social de Porto Allegre et le directeur du Centre Tricontinental à Louvain-la-Neuve.

Le courant néo-personnaliste que nous portons au C@PP, avec d'autres mouvements comme *La Vie Nouvelle* en France ou le SPES en Flandre, a pour ambition de poursuivre le combat des précurseurs apparus au 20^e siècle, dans les années 30 et 40, avec la *Revue Esprit* et des mouvements tel *Économie et Humanisme*. On lira avec intérêt l'article d'Hugues Puel, Secrétaire général de cette association.

Si nos vies sont comme des fleuves, le mien a sa source en Afrique. C'est ce continent, où l'individualisme apparaît comme une abstraction occidentale, que j'évoque très librement dans ma contribution. Pensée qui se nourrit de nos vies, « réalisme spirituel » selon l'heureuse expression de Mounier, le personalisme n'est-il pas « un humanisme de la narration », ou mieux, « un humanisme de la conversation » ?

Vincent Triest, rédacteur en chef

L'AFRIQUE ET « L'AUTRE MONDIALISATION » : LA FRATERNITÉ N'EST PAS UN LONG FLEUVE TRANQUILLE !

Vincent Triest

Pauvreté égale absence de soutien

Au début de l'an 2000, j'avais reçu un courrier électronique de « cyberhumanisme.org », le forum des *Humains associés*, dont la devise est « je suis homme et rien d'humain ne m'est étranger ». Le message évoquait un nouvel avatar du néo-colonialisme : l'importation des nounous africaines chez nous. Ce message disait : « ...la 'libération' des femmes occidentales stimule le marché des nounous, qui à son tour encourage l'éclatement des familles du Tiers Monde ... et plus l'économie se mondialise, plus le phénomène a tendance à se répandre... ». Implacable logique des hommes d'Occident : ils privent les Africains de leurs mères pour « libérer » les leurs, qu'ils vouent au culte des fétiches du marché tout puissant.

L'Afrique centrale a été le berceau de mon enfance, douze ans durant. Comme le disait un théologien congolais : pour les Africains, « vivre c'est vivre avec les autres » bien davantage que pour les Occidentaux, tellement marqués par le rationalisme individualiste.



Kinshasa, août 2004,
retrouvailles avec des membres de la famille Lufwa

des biens masque mal la pénurie de l'humain, je me sens souvent orphelin. Serais-je une sorte de *Nègre blanc* ? Un « Blanc cassé » ai-je aussi déjà entendu. Je suis en tout cas persuadé que si, comme l'affirment les paléontologues, ce continent forme le berceau de l'humanité, « l'Afrique peut encore beaucoup nous apprendre sur notre futur humain »².

L'Europe que nous construisons doit s'ouvrir largement à l'Afrique, l'immense continent dont seule une petite mer la sépare. L'Afrique et les Africains ne pourraient-ils se joindre à notre identité et construire notre futur humain ? Évoquant l'avenir qui attend l'Europe, un très beau texte d'Edmund Husserl, intitulé « La crise de l'humanité européenne et la philosophie »³, se termine par ces mots :

« La crise de l'existence européenne ne peut avoir que deux issues : ou bien le déclin de l'Europe dans l'aliénation qui la rend étrangère au sens de la vie rationnel qui est proprement le sien, la chute dans la haine de l'esprit et la barbarie ; ou bien la renaissance de l'Europe à partir de l'esprit de la philosophie, dans un héroïsme de la raison qui y surmonte définitivement le naturalisme. Le plus grand péril de l'Europe, c'est la lassitude. Combattons ce péril des périls en tant que « bons Européens » : avec cette vaillance que n'effraye pas même un combat infini ; et nous verrons alors, du brasier de l'anéantissement où nous précipite notre manque de foi, des braises où couve le feu du désespoir en la mission dont est investi l'Occident à l'égard de l'humanité, renaître des cendres de la grande lassitude le Phénix d'une nouvelle intériorité de vie, d'une nouvelle inspiration spirituelle, gage d'un grand et lointain avenir pour l'humanité : car l'esprit seul est immortel. »

J'aimerais bien aujourd'hui être ce « bon Européen » évoqué par Husserl, mais comment y prétendre quand cette Europe, qui est mienne et étrangère à la fois, semble avoir perdu la

mémoire ? Du XVI^e au XIX^e siècle, la Traite des Noirs a été pratiquée par des hommes qui, comme le souligne Albert Chambon, « se réclamaient hautement de leur appartenance au monde dit « civilisé » et à la « Chrétienté ». Et cet auteur, ancien Ambassadeur de France, ancien Résistant et Déporté de Buchenwald, d'ajouter : « Ce sont, en effet, les mêmes hommes qui, tout en affichant des idéaux chrétiens – celui, notamment, du respect dû à la dignité de l'Homme et de l'égalité des races proclamée mille cinq cents ans auparavant par Saint-Paul – se livraient, dans le même temps, à la plus vaste entreprise de dépersonnalisation de l'individu et d'avilissement de la personne humaine que le monde ait jamais connu »⁴. Durant ces siècles qui ont vu l'avènement de notre modernité, ce sont entre douze et quinze millions d'esclaves qui ont été déportés d'une rive de l'Atlantique à l'autre. Compte tenu des pertes encourues lors des rapt, ou dues aux maladies, aux épouvantables conditions de transport, aux brimades et aux suicides, on peut estimer que le nombre de victimes noires s'élèverait au bas mot entre soixante et septante-cinq millions de personnes⁵ – l'Unesco a pour sa part avancé le chiffre de deux cent millions de victimes. Une des causes majeures et largement ignorée du mal-développement du continent noir réside dans cette saignée humaine qu'a constitué le commerce du « bois d'ébène ».

Notre Europe entretient donc une dette envers l'Afrique, une dette qui est d'autant moins susceptible d'être effacée qu'elle l'a oubliée. Et si nous n'exerçons pas notre devoir de mémoire, c'est aussi parce que les Noirs, « dans leur fierté et leur réserve naturelle » ne l'évoquent pratiquement jamais, comme le souligne encore avec

justesse Albert Chambon, ce dernier relevant toutefois ces propos tenus par Jean-Paul II avant l'un de ses voyages vers le continent africain : « Je vais vers l'Afrique avec un sentiment de pénitence et de réconciliation, en raison de cet holocauste méconnu qu'a été celui des esclaves »⁶. Comment ne pas voir qu'un autre apôtre du Grand Pardon de ce XX^e siècle à peine achevé a été Nelson Mandela, le résistant indomptable qui a su abattre le mur de la haine raciale qui coupait en deux son pays, mur plus cruel encore que le rideau de fer parce qu'il déchirait d'abord le cœur des hommes ?

Pour être de « bons Européens », encore nous faudrait-il retrouver ce que nous avons perdu de notre humanité et dont les Africains ont bien mieux que nous conservé le dépôt. C'est en ce sens que je voudrais que nous sachions aussi nous définir le plus possible comme des « nègres blancs » désireux de faire advenir ici un peu, beaucoup, passionnément, cette Afrique et ces Africains qui peuvent tant *nous apprendre sur notre futur humain*. Nous ne sommes pas seulement en dette envers les Noirs mais aussi envers nous-mêmes, envers notre humanité perdue, dont nous nous sommes rendus orphelins. Dans notre monde imprégné d'individualisme, nous nous découvrons en effet orphelins d'une humanité qui ne s'engendre que par la relation et la fraternité. *Le sens de la vie rationnelle* qu'évoquait Husserl dans le texte cité auparavant ne doit-il pas à être entendu d'abord comme le sens de *la vie relationnelle*, c'est-à-dire la vie avec autrui dans la fraternité ?

***L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ;
La fraternité n'en a pas !***

Alphonse de LAMARTINE

Apprendre à vivre ensemble comme des frères, sinon nous allons mourir ensemble comme des idiots.

Martin Luther KING

[...] votre fraternité vous ne la trouverez qu'en plus vaste que vous. Car on est frère « en » quelque chose. On n'est pas frère tout court.

Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Message aux jeunes Américains*

Pauvres, je les ai toujours trouvés ceux qui ne savaient plus de quoi ils étaient solidaires.

Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Citadelle*

La fraternité : plutôt le face-à-face que le côte-à-côte

Il y a sept ans, je me suis retrouvé dans une échoppe du marché artisanal de Cotonou, au Bénin. J'y assistais à ce que nous appelons communément un « marchandage ». Il portait sur un objet à mes yeux d'une authenticité discutable, mais malgré ce doute, j'avais choisi tacitement le camp du vendeur pour d'évidentes raisons d'équité et de solidarité. Une fois de plus, j'ai pu mesurer le choc culturel entre, d'un côté, des collègues européens qui reniflaient – fort mal – « la bonne affaire » et, d'autre part, un vendeur africain qui négociait bien plus qu'un prix monétaire : un pan de sa propre vie. L'attention des premiers se braquait sur l'objet-marchandise et sa « valeur », tandis que celle du second, exprimée avec force mimiques et par une gestuelle sans pareille, se focalisait sur les visages, y compris le mien alors que je n'étais pas partie à la transaction. Objectivité de l'échange marchand contre subjectivité de la parole. Finalement, le marché a été conclu pour un montant probablement encore trois fois trop cher. Mais j'étais plutôt content pour le vendeur qui avait gagné au triple sur trois tableaux : sur celui du prix certes, mais aussi sur celui du don qui seul fait vivre – ne lui avait-on pas en quelque sorte arraché, avec son consentement, son chef-d'œuvre ? – et enfin sur celui de la reconnaissance relationnelle puisqu'on lui avait, pour ce faire, parlé pendant très longtemps. On comprend pourquoi en Afrique celui qui ne marchande pas est non seulement un imbécile qui se fait rouler, c'est surtout un barbare qui ne sait ce que c'est que vivre.

Une dernière anecdote. Lors d'une réunion sur les réformes de la Fonction publique qui se tenait à Yaoundé, un expert africain avait cité ce proverbe : « Le travail du Blanc ne finit jamais ». Il voulait par là illustrer les efforts infructueux des Occidentaux pour appliquer en Afrique leurs propres modèles, sans considération des différences culturelles. Je lui avais répondu : « Oui, mais le travail du Noir ne finit jamais non plus ! ». Devant son étonnement, je lui rappelai que le modèle de gouvernement traditionnel en Afrique réservait une grande place à l'écoute, à la discussion et à la persuasion (les fameuses « palabres »).

Le mois d'août dernier, ces souvenirs et ces pensées me revenaient en force, lors d'un court

séjour à Kinshasa. Retrouvant l'ambiance inimitable des contacts avec les Congolais, je vérifiais combien le sentiment de fraternité s'éprouve dans le face-à-face, quand nous nous parlons et nous nous regardons, plutôt que dans le côte à côte où nous partageons, plus ou moins, des intérêts communs. Décidément, comme la « difficile liberté » chez Emmanuel Levinas, la fraternité n'est pas un long fleuve tranquille.

Vivre dans la fraternité, c'est vivre dans la vérité de l'homme et accéder ainsi à la vraie liberté. La fraternité nous rendra libres ! (Manifeste du C@PP)

Ici même, à Louvain-la-Neuve, séjournent de nombreux Africains ou des Belges d'origine africaine. L'esprit d'entraide et de fraternité reste très présent dans ces communautés. Il s'exprime par des pratiques d'hospitalité envers le prochain de passage. C'est l'hospitalité des jours ouvrables, toute l'année. L'étranger reçoit l'accueil d'un familier. On ne lui pose pas trop de questions sur son statut ou ses ressources. Il est là et s'il a besoin d'un toit pour la nuit, il s'installe ; à l'heure du repas, il partagera la table. Peut-être le lendemain encore. Après, on verra bien ce qui arrivera. Demain est un autre jour. C'est aujourd'hui qui compte, l'important c'est le temps des présences plutôt que le temps fuyant des prévisions et des inquiétudes. On ne sait pas de quoi demain sera fait, pourquoi dès lors s'en faire ? De toute façon, comme le dit un sage africain, les Blancs ont tous des montres et pourtant ils n'ont jamais le temps.

« Le phantasme du Marché généralisé, écrit Serge Latouche, empêche de voir que sans les pratiques oblatives de toutes sortes, nos sociétés ne pourraient tout simplement pas exister ». C'est pourquoi il est important que nous laissions les Africains inventer dans les banlieues peuplées de leurs grandes métropoles des modes d'échanges qui restent marqués par la solidarité. Chez nous aussi en Occident, une place toujours plus grande devrait être réservée à l'éthique des relations humaines, autrement dit à la fraternité qui fait vivre, dans le fonctionnement de nos sacro-saints mécanismes économiques. Si l'éthique n'était plus refoulée à la périphérie du système marchand mais réintégrée en son cœur, combien de crises de la Dioxine ou de la vache folle ne s'épargnerait-on pas ?

Finalement, la venue des Africains dans nos contrées ne représente pas seulement un juste retour des choses – après tout, nous ne nous sommes pas embarrassés pour aller chez eux au temps des colonies. C’est une grande chance pour les « bons Européens » que nous serons, à condition que nous prenions bien soin de ne pas leur demander de trop s’intégrer et de trop s’acclimater à nos atmosphères fort tempérées mais, au contraire, de nous aider à faire grandir cette chaude fraternité qui nous libère et nous fait vivre.

- 2 Vincent TRIEST, *Plus est en l’homme – Le Personnalisme vécu comme humanisme radical*, P.I.E. – Peter Lang, Bruxelles-Berne, 2000-2004 (4^e tirage), p. 24.
- 3 Texte publié dans *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, cité dans *Philosophes et Philosophies*, T. II, Nathan, Paris, 1992, p. 396.
- 4 Albert CHAMBON, *Les Noirs, leur longue marche*, Publisud, Paris, 1999, p. 15.
- 5 Idem, p. 17.
- 6 Idem, p. 60.

¹ Serge LATOUCHE, *L’Autre Afrique – Entre don et marché*, Albin Michel, Paris, 1998, p. 99.



UNE RÉSISTANCE ALTERMUNDIALISTE

Hugues Puel



Hugues Puel, dominicain, économiste et théologien, travaille au mouvement *Économie et Humanisme*, dont il est Secrétaire général. Il enseigne à l'Université et a publié *L'Économie au défi de l'éthique* (Cujas – Le Cerf, 1989), *Les Paradoxes de l'économie* (Bayard Éditions, 1995), *Économie et Humanisme dans le mouvement de la modernité* (Le Cerf, 2004), *Une économie au service de l'homme*.

Mon propos s'inscrit dans la perspective du mouvement *Économie et Humanisme* qui, depuis plus de soixante ans, milite pour la promotion d'une économie au service de l'homme avec une exigence spiritualiste¹. Engagée dans la reconstruction des villes en France au lendemain de la seconde guerre mondiale, puis avec le charisme propre du père Lebret dans l'appui à un certain nombre de gouvernants du Tiers Monde qui apparaissaient soucieux de sortir leurs peuples du sous-développement, l'association poursuit, au-delà de la disparition de son fondateur en 1966, un travail de recherche, d'études et d'action cherchant à conscientiser les acteurs de la vie économique et sociale en éclairant leurs décisions face à des problèmes tels que la pauvreté, les discriminations, l'aménagement du territoire, le développement durable.

Pour une critique sociale

Notre association déploie une attitude critique à l'égard de la façon dont la société se développe

avec le jeu des mouvements sociaux, des États et des intérêts économiques. Des logiques économiques et financières l'emportent souvent sur des objectifs de bien commun. Tout est centré vers la mobilisation du pouvoir d'achat des couches moyennes et supérieures de la population, tandis que les budgets demeurent gravement insuffisants pour prendre en compte les exclus de la croissance économique, en particulier des populations d'origine étrangère attirées, dans une première phase, par les déficits de main-d'œuvre à combler, puis largement abandonnées lorsque, après le regroupement familial, explosent les problèmes d'insertion et de formation de la génération suivante, frappées qu'elles sont par la discrimination dans l'accès aux emplois et aux bénéfices d'intégration et d'élévation du niveau de vie qui y sont attachés. Marginalisation des banlieues, soutien déficient aux jeunes des quartiers difficiles, politiques de logement et de transport oubliées des plus modestes, choix budgétaires favorables aux mieux lotis : la critique sociale d'une telle situation ne manque pas d'occasion de se déployer.

Des situations inacceptables

Cela se fait par les résultats d'enquête, la publication de rapports et de publications périodiques, parfois par la dénonciation de situations inacceptables. Le plus simple est de prendre l'exemple d'une de nos récentes sessions d'été. Nous avons en effet l'habitude de réunir chaque année une partie des membres de notre mouvement pour deux jours de réflexion et de mise en commun d'expériences. En septembre 2002, notre thèse était « lutter contre les pauvretés », avec cette question « L'économie s'oppose-t-elle au développement humain ? ».

Nous sommes partis du constat que nous étions la première génération de l'humanité à avoir les moyens de supprimer la faim dans le monde. Pourtant nous ne le faisons pas. Si les choix financiers étaient autres nous devrions soutenir des politiques au service d'un développement humain et réduire la pauvreté alors que les iné-

galités peinent à se réduire et, dans certains cas, s'aggravent. Un atelier fut consacré à l'annulation de la dette des pays les plus endettés, un autre à la souveraineté alimentaire, un troisième à l'épargne solidaire. Chaque dossier a fait l'objet d'une analyse détaillée et des témoignages ont été apportés par des personnes diversement engagées dans ces différents problèmes.

Pour illustrer cette démarche aux yeux des lecteurs de cette revue, prenons un problème traduisant les dérives de notre économie financière, celui soulevé par la question de la taxe Tobin, puis essayons de montrer les soubassements anthropologiques à partir desquels nous avons pris position en faveur de cette taxe.

La taxe Tobin

Cette taxe a été imaginée par l'économiste James Tobin, ancien conseiller économique de John Kennedy lorsqu'il était président des États-Unis au début des années 1960. Il l'a proposée en 1972 parce qu'il craignait qu'avec le décrochement du dollar par rapport à l'or (réforme Nixon de 1971), le système monétaire international ne rentre dans une phase de grande instabilité monétaire. Cette crainte n'était pas vaine. Les variations du cours du dollar dans les années 1980 ont aggravé l'endettement de nombreux pays du Tiers Monde et bloqué leur développement. Comment réduire la volatilité du cours des monnaies et rendre davantage d'autonomie aux politiques monétaires, de façon à rendre possible dans les pays développés qui voulaient poursuivre des politiques sociales de ne pas être handicapés dans cet effort par la contrainte monétaire. C'est ainsi qu'en 1995 un collectif d'économistes sous l'égide du Programme des Nations Unies pour le développement a proposé l'instauration d'une taxe sur les mouvements de capitaux inspirée de la proposition de Tobin de 1972 et destinée non seulement à réduire la volatilité des capitaux et à donner plus d'autonomie aux politiques monétaires et budgétaires des États, mais aussi à fournir des ressources à l'aide multinationale pour satisfaire les besoins criants, à court et à long terme, de la planète et en particulier des pays du Sud.

Questions de faisabilité

Les apports des économistes qui publiaient aux presses de l'Université d'Oxford en 1996 sous le

titre *The Tobin Tax, Coping with financial Volatility*, rentraient, au-delà des objectifs résumés ci-dessus, dans le détail des débats sur le montant de la taxe avec la contradiction entre l'objectif anti-volatilité et celui du rendement fiscal, sur l'assiette de la taxe (quels capitaux devaient être frappés), sur le percepteur possible (organisation internationale ou États) et la régulation internationale du dispositif, sur les questions de faisabilité. Il fallait en effet répondre à ceux qui prétendaient qu'à cause de sa complexité elle était impossible à mettre en œuvre. Sur ce dernier point n'oublions pas qu'à la fin du dix-neuvième siècle Léon Walras pensait que l'impôt progressif sur les revenus des personnes physiques était également impossible à instaurer, ce que démentit le vingtième siècle commençant. Il en va de même pour la taxe Tobin : en effet, à la suite du scandale des sociétés de clearing luxembourgeoises nous avons appris qu'elles enregistraient tous les mouvements de changes. C'est dire que si la volonté politique le décidait, une base très fiable pour l'établissement d'une forme de taxe sur les mouvements de capitaux était bel et bien disponible². Était ainsi dénoncé l'alibi de l'impossibilité technique par ceux qui n'en voulaient pas pour des raisons politiques et de maintien de leurs privilèges.

Domination des logiques financières

Le débat sur la taxe Tobin était une bonne entrée pour mettre en cause les logiques d'une économie dominante qui maintient un niveau d'endettement de pays du Tiers Monde, qui freine leur développement et qui tend à imposer un modèle de développement rendant difficile les politiques de solidarité à l'intérieur des États ainsi que la réduction d'inégalités de revenus, qui ont pris des dimensions extravagantes et sont à la source du sentiment d'insécurité qui frappe non seulement les pauvres mais également les riches et dont le développement du terrorisme est au moins une illustration symbolique.

Cette résistance à la domination des logiques financières dont nous constatons les effets sur le travail, les politiques sociales et les difficultés d'intégration de certaines populations, qui étaient le champ privilégié des travaux de notre association, se traduisait dans la proposition de la taxe Tobin que nous soutenions avant d'autres, mais aussi avec d'autres et notamment le mouvement ATTAC³. Mais la taxe Tobin

n'était pas pour le mouvement *Économie et Humanisme* la fin de notre action pour la promotion d'une économie humaine. Elle illustre les choix anthropologiques d'une association qui se réclame de l'humanisme.

Quelle vision de l'homme derrière cette résistance ?

La session d'été d'*Économie et Humanisme* ne mettait pas seulement en cause la logique financière qui compromettait un développement humain, elle s'attaquait aux fondements anthropologiques de cette situation. Faisant appel à la réflexion que menait Patrick Viveret sur la richesse, elle montrait qu'un développement humain part nécessairement d'une critique d'ordre anthropologique⁴. La cause d'une aggravation du sous-développement dans un certain nombre de pays procédait de la création d'une pauvreté artificielle en situation d'abondance et non d'une fatalité de la rareté, principe de base de ladite science économique. En réalité, pour faire bref, le sous-développement affectif et spirituel du Nord est la cause du sous-développement du Sud.

Une hiérarchie des besoins

Le mouvement *Économie et Humanisme* avait été lancé en 1942, en pleine guerre mondiale. Sa doctrine instaurait une hiérarchie entre des besoins primaires fondamentaux (ceux permettant d'assurer une vie humaine bonne), des besoins secondaires (d'ordre matériel et industriel) et des besoins tertiaires (d'ordre culturel au sens de la politique culturelle) légitimes à condition que les besoins primaires de tous puissent être satisfaits. Mais la démesure des désirs avait transformé la norme des besoins aboutissant au désordre mondial que nous connaissons. Comment donc désormais satisfaire les besoins de la totalité de la génération présente sans hypothéquer les besoins des générations futures ? Le désir dans l'ordre de l'être est perverti par le désir de possession, qui cherche à compenser l'angoisse face à la mort et aboutit à une consommation compulsive qui est de nature toxico-maniaque. Ainsi une raison anthropologique rend-elle mieux compte du désordre mondial qu'une théorie économique des déséquilibres et de la croissance.

L'inhumanité de l'homme

L'humanité n'est pas menacée par le manque de ressources. Comme le disait Gandhi, « il y a suffisamment de ressources pour répondre aux besoins de tous, mais il n'y en a pas assez pour satisfaire le désir de possession de chacun ». Elle n'est pas menacée par la technique, si la volonté existe de faire pénétrer le débat démocratique dans les choix techniques⁵. L'humanité est menacée par sa propre barbarie intérieure. Le destin du futur est donc renvoyé à la responsabilité de l'homme et à sa sagesse. Or la source des sagesse se trouvent dans les philosophies et les religions qui se sont exprimées au cours de l'histoire et auxquelles les hommes sont invités à s'approcher non comme vers un champ de bataille pour un nouveau choc des cultures, mais comme à des fontaines pour s'abreuver aux sources possibles du vivre ensemble dans le dialogue, le compromis et l'invention pratique au service de la vie.

Dans cette perspective anthropologique, le développement durable et le développement humain se rejoignent. La planète est menacée par l'inhumanité de l'homme et non d'abord par le manque de ressources. La question de l'homme devient centrale. Elle est au centre de toutes les mesures politiques à prendre. Elle est aussi le point de départ de toutes les initiatives à imaginer dans l'ordre technique, économique, social et politique.

Conclusion

Dans toute résistance il y a le moment de la critique et de la négativité. Il est en effet important de dénoncer les dysfonctionnements, les scandales et les injustices. Mais il faut aussi une vision d'un avenir possible. Cette vision est elle-même conditionnée par une croyance, qui est la foi en l'homme, qui s'appelle aussi le personnalisme. Cette croyance est celle de la possibilité en chacun d'une amélioration, d'une prise de conscience, d'une conversion. S'il est vrai que la plus grande menace pour l'avenir de l'humanité est l'homme lui-même, on voit à quel point il importe de conforter les capacités de résistance de l'être humain aux inhumanités présentes et futures et de nourrir son espérance.

¹ Voir mon ouvrage *Économie et Humanisme dans le mouvement de la modernité*, Paris, Le Cerf, 2004.

- ² Denis Robert et Ernest Backes, *Révélation*, Paris, Les Arènes, 2001
- ³ Voir notre contribution à l'ouvrage collectif dirigé par Ignace Berten, *Travail et solidarité*, Éditions Apogée, Rennes, 1996 p. 44-45.
- ⁴ Voir le compte-rendu de cette session, disponible auprès de l'association Économie et Humanisme et l'ouvrage de

Patrick Viveret, *Reconsidérer la richesse*, Éditions de l'Aube, Paris, 2004.

- ⁵ Voir mon article « Orienter le progrès technique », *Économie et Humanisme*, n°369, juin-juillet 2004, p. 80-83.

L'IMMONDIALISATION

Paul Ariès

Politologue, rédacteur en chef de l'Immondialisation, membre du Conseil d'Administration du Comité d'Éducation à la santé, ainsi que du Prix international Slow Food. Il est auteur d'une quinzaine d'ouvrages et collaborateur de l'Encyclopédie Universalis.

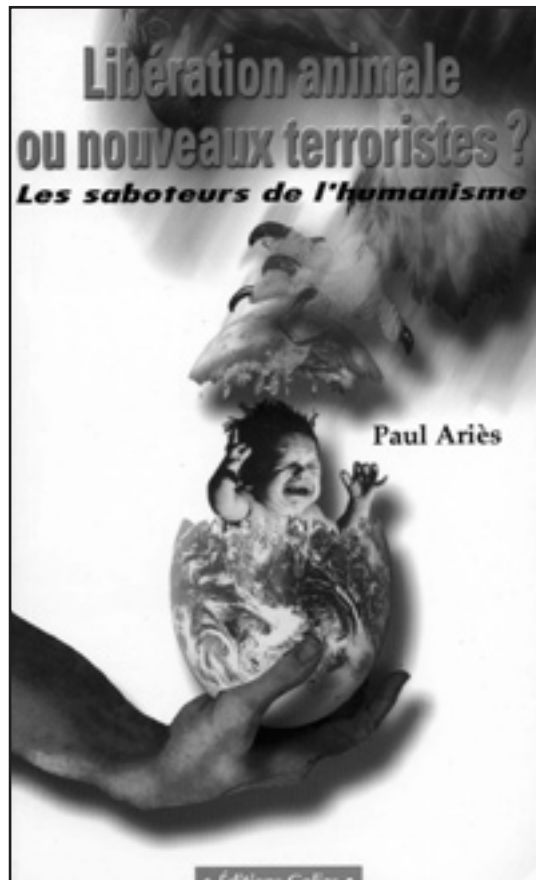
La globalisation serait notre horizon indépassable : « 'Un autre monde est possible' est une formule extraordinairement romantique, extraordinairement désespérée d'ailleurs. Nous, nous pensons qu'il n'y a qu'un seul monde, celui dans lequel nous sommes et dans lequel il faut réformer pour réussir. » (Ernest-Antoine Seillière, Président du Medef).

en 1973. Toute cette pensée trouve sa source presque exclusivement dans les « Think Tanks » étatsuniens. Cette mondialisation constitue une immondialisation. Le synonyme le plus approprié serait celui de régression : régression au sens technique et dans tous les domaines.

Régression sociale avec la casse des structures collectives, avec le développement de la précarité, avec la perte des valeurs, des repères, des identités, etc.

Une immondialisation

Cet hymne à la mondialisation fonctionne comme un véritable mantra censé convaincre une opinion publique mondiale, majoritairement hostile ou récalcitrante. Il impose l'idée que la globalisation serait universelle, irréversible, qu'elle soit donnée comme l'effet des nouvelles technologies ou de la primauté de l'économie. Tout ce beau discours sert à l'évacuation du politique. Il cache que la mondialisation est une option parmi d'autres, un choix réalisé par une super-classe mondialiste de quelques dizaines de milliers d'activistes, composant cette oligarchie financière, médiatique et politique, responsable d'une véritable contre-révolution conservatrice née au Chili



La banque mondiale estime que 2,8 milliards d'humains vivent avec moins de deux dollars par jour en parité de pouvoir d'achat, parmi lesquels surtout des paysans. Les pays pauvres qui s'en sortent le mieux sont « paradoxalement » les moins intégrés dans l'économie mondiale. Cette régression est grosse de dangers. Les champions de la globalisation le savent : « Si les entreprises ne prennent pas conscience de défis lancés par la pauvreté et le chômage, les tensions entre les possédants et les pauvres déboucheront sur une hausse considérable de la violence et du terrorisme » (Percy Barnevik, Directeur d'Asea Brown Boveri). Le renforcement des appareils répressifs et les

atteintes aux libertés individuelles (Patriot Acte et consort) risque cependant d'être la principale réponse des puissants.

Régression politique avec l'affaiblissement (sans contrepartie démocratique) des États-Nations, avec le pouvoir accru de quelques centaines de transnationales qui imposent de plus en plus leurs vues à l'ONU, avec le développement des intégrismes et du populisme, avec la crise de la citoyenneté et des grandes espérances. Cette régression politique ne laisse la place qu'à la soumission servile ou à la révolte violente, qui malgré leur opposition apparente sont deux faces d'une même approche immature du politique.

Le règne de l'indistinction barbare

Régression culturelle avec la casse progressive de tous les systèmes d'oppositions/distinctions structurelles qui permettent de penser l'humain dans l'homme : distinction humains/objets, humains/animaux, adultes/enfants, vivants/morts, hommes/femmes. Toutes ces distinctions sont remises en cause aujourd'hui à la fois par le progrès des sciences (exogreffes, etc) et par des mouvements qui tendent à faire tomber l'homme (mouvements dits « antisépécistes », « antiâgistes », etc). Dénonce-t-on assez tous ces programmes internationaux qui visent non seulement à développer le clonage procréatif mais à fabriquer le fameux chaînon manquant, à savoir un être indifférencié entre l'homme, l'animal ou la machine ? Faut-il accepter, par ailleurs, que l'on envisage, au nom de la performance, de supprimer l'enfantement humain par l'utilisation d'utérus machinique ou en confiant le « portage » des enfants à des animaux (la qualité du placenta des truies serait très voisine de celle des femelles humaines) ? Le règne de l'indistinction barbare risque de ne pas concerner demain uniquement la table avec ses OGM mais l'humain lui-même. Il est donc nécessaire de poser des limites face à ce mouvement de désymbolisation, qui risque sinon d'engendrer un individu incolore et asexué.

Une mono-culture marchande

Cette régression passe aussi par la soumission (via la pub et la TV) à une véritable monoculture marchande : un jeune sait certes citer des milliers de marques commerciales mais est

devenu incapable de nommer les arbres qu'ils rencontrent ou les fromages qu'il déguste. La culture s'est adaptée aux besoins du marché. La jeunesse est ainsi devenue un vecteur essentiel de la globalisation : un milliard et demi de jeunes entre 16 et 25 ans communient à l'échelle planétaire dans les mêmes marques, les mêmes produits, les mêmes pubs. Cette jeunesse globalisée se dérobe devant sa fonction. Elle ne fait plus peur au pouvoir quel qu'il soit. Nous ne sommes pas parvenus à lui transmettre l'esprit de révolte. La question est de savoir si cette culture marchande constitue bien une véritable culture, c'est-à-dire si elle est capable de rendre plus autonome. Nous devons tordre le cou à l'idée selon laquelle la pub serait par exemple la culture des jeunes. La culture plus on la fréquente tôt, plus on devient un citoyen responsable. La pub plus on lui est soumis tôt, plus on reste un consommateur « accro » aux marques.

Cette régression est le résultat d'une politique délibérée de casse de la culture (y compris la culture américaine). Le système a besoin de saper les cultures pour vendre des produits eux-mêmes infraculturels ou sous-culturels. La culture est en effet ce qui nous différencie et nous rapproche (on ne tombe pas amoureux de son clone). Elle est bonne pour les humains pas pour les affaires. Comment vendre en effet un même produit à l'échelle planétaire c'est-à-dire quels que soient l'âge, le sexe, les différences sociales, culturelles, religieuses etc, si on ne conçoit pas un produit qui s'adresse au « plus petit commun dénominateur » bref un produit infraculturel ? La régression culturelle est nécessaire pour imposer partout des produits « globaux » ou « glocaux » : « Le problème principal, ce sont les systèmes culturels de ce monde qui sont tellement différents (Anton Schneider, Directeur de Boston Consulting Group).

Les nouveaux jeux du cirque

Une formule de Zbigniew Brzezinski, ex-conseiller à la sécurité de Carter et « Patron » de la Trilatérale (club des « Saigneurs » de la terre où s'invente l'immonde de demain) explique ces nouveaux jeux du cirque. Le « Tittytainment, selon Brzezinski, est une combinaison des mots « entertainment » et « tits » (terme d'argot américain désignant les seins). Hans-Peter Martin et Harald Schumann notent que Brzezinski pense moins au sexe, en l'occurrence, qu'au lait qui coule de la poitrine d'une mère qui allaite,

puisqu'il s'agit de créer un cocktail de divertissement abrutissant et d'alimentation suffisante qui permettrait, selon lui, de maintenir de bonne humeur la population frustrée de la planète (in *Le Piège de la mondialisation*, Actes Sud)

Ce Tittytainment a de multiples visages : McDonaldisation, Loftstorysation, Disneylisation, etc. Les experts de la globalisation, comme ceux de la Fondation Ford, affirment ouvertement que la culture des États-Unis prépare notre future culture mondiale. Ils se partagent seulement sur les moyens à mettre en œuvre. Lester Brown prône de gagner les masses incultes à la cause de l'universalisme américain au moyen de la généralisation de son mode de vie. Brzezinski veut gagner les élites en créant une bourgeoisie cosmopolite concevant l'américanisation de son mode de vie comme la seule voie d'accès à la modernité.

Un individu régressé

Régression psychique parce que notre modernité réveille tous les vieux fantasmes ou phobies que toute culture avait justement pour fonction de canaliser : culte de la toute puissance, idée d'un monde sans limites, etc. Les sectes et la pub exploitent cette régression. Elles n'ont de cesse de promettre la toute-puissance, alors qu'elles ne sont que des machines à fragiliser l'individu. L'Homme n'est grand que dans le respect des faibles et de ses faiblesses. L'histoire prouve que, chaque fois qu'un pouvoir s'en est pris aux plus faibles, c'est l'humanité toute entière qui est passée à la moulinette. L'individu « régressé » n'est pas tant prisonnier du groupe que de ses propres fantasmes. L'Académie de médecine estime ainsi qu'un jeune français sur sept souffre de pathologies mentales. Cette évolution est pensée, voulue et mise en œuvre. Alvin Toffler (le plus grand futurologue américain, conseiller de nos Princes : chefs d'Etat et grands patrons) affirme (sans doute avec raison) que l'humanité est à la veille de vivre une énorme révolution comparable au passage du paléolithique au néolithique, révolution caractérisée par la disparition du sujet individuel, du Moi au sens freudien. L'individu de demain deviendrait un sujet au moi modulable, à l'identité toujours incertaine. Toffler estime que cette évolution est positive car elle permettrait de passer de la logique de la passion à celle de l'intérêt et parce qu'elle permettrait de développer le commerce des expériences de vie (dont le développement des marques commer-

ciales identitaires serait effectivement l'un des premiers signes).

Cette régression psychique liée à la mondialisation en cours est à mettre en lien avec le développement des intégrismes (y compris économique) et sectarismes. Les sectes ne sont pas un cancer sur un corps sain mais les métastases d'une société malade : elles sont le miroir grossissant de nos propres logiques morbides. Ces groupes ne sont pas des « Nouveaux Mouvements Religieux » car ils évacuent toute symbolique : alors qu'une religion questionne, une secte à réponse à tout. Les sectes constituent non seulement une menace pour les individus mais pour les fondements de la société. Les sectes sont une machine de guerre contre les idéaux progressistes, contre les valeurs de la Républiques et contre les principes humanistes. Elles proposent toutes, par delà leurs différences, de considérer les périodes historiques ouvertes par 1917, 1989 et le XVI^e siècle des Lumières comme de simples parenthèses. Elles recyclent, chacune à leur manière, l'idée intolérable (mais tellement « moderne ») de mesurer l'humain.

Un homme orphelin d'Utopies

La mondialisation est donc bien un processus global qui vise à assurer la domination d'un petit nombre. Il est donc important de ne pas s'afficher comme altermondialisme car il n'y a pas de mondialisation. « Mundus » signifie en latin « le monde » et « propre ». Le mondialisme conduit à un monde qui redevient « immundus » (sale) au sens propre comme au sens figuré. Le discours sur la mondialisation est une somme de « globalivernes », c'est à dire une idéologie au service des intérêts d'un certain nombre de groupes sociaux. Il est, comme toute idéologie, une prise de pouvoir. Il n'y a pas de mondialisation mais du mondialisme. Ce mondialisme est un impérialisme : celui de l'empire américain ou plus justement celui des grandes firmes dont la majorité se trouve être initialement américaines. La seule alternative à l'Immondialisation reste l'internationalisme, la solidarité entre les peuples. Elle suppose d'opposer, face à l'imaginaire, aux concepts, aux pratiques de l'immondialisation, d'autres fictions, d'autres théories, d'autres solidarités collectives. Nous sommes tous aujourd'hui orphelins d'Utopies. Nous avons besoin de « fictions » car elles aident à grandir : certaines servent l'humanisation, d'autres la desservent. L'égalité humaine est

ainsi une fiction puisque nous choisissons de nous reconnaître comme égaux : ce n'est pas un fait de nature, démontrable biologiquement.

Il est essentiel de porter des mots capables d'engendrer des rêves, bref de marier le principe de « responsabilité » (Hans Jonas) avec celui d'« espérance » (Ernst Bloch). Le succès du terme de décroissance est exemplaire. Il signifie que beaucoup espèrent en une rupture radicale avec cette société où la vie se réduit à la consommation. Aucune société ne peut exister durablement en étant fondée sur la seule logique de la consommation. On commence par (sur)consommer des objets : comme si posséder dix paires de baskets permettait de courir dix fois plus vite. On consomme ensuite d'autres humains : développement des incivilités, de l'irrespect, nouveaux modes de management mais aussi de sexualité desubjectivée, etc. On finit par se consommer soi-même : développement des drogues, des maladies mentales, des suicides, etc.

Une sacralisation du profane

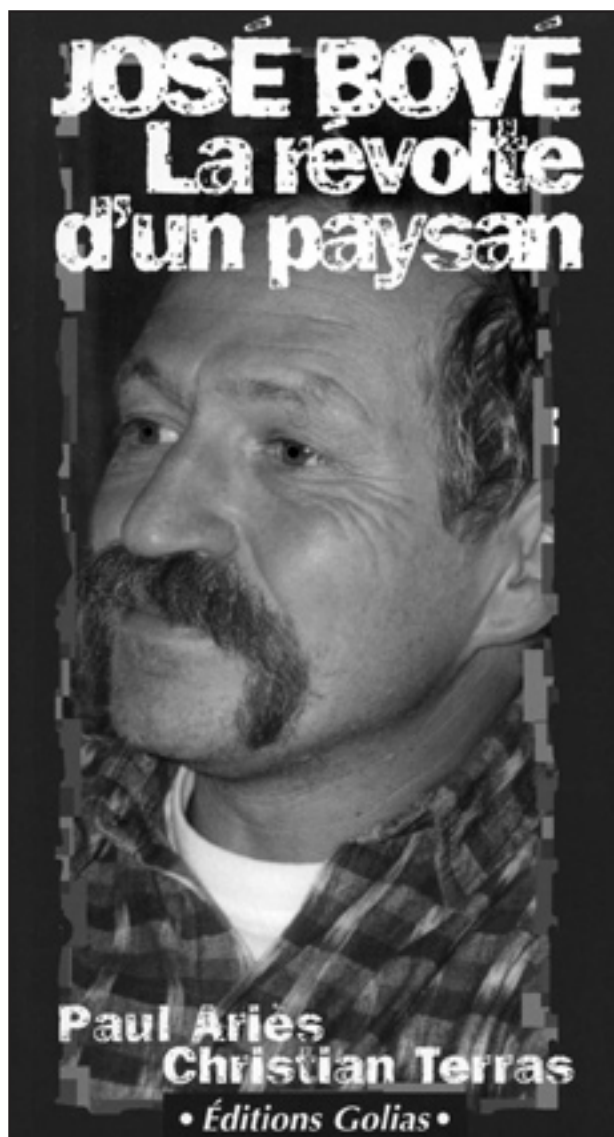
Le terme de « relocalisation » est aussi un autre mot-obus capable de s'opposer mentalement et pratiquement à la fiction (si sympathique...) du village planétaire : il faut penser une autre politique économique et fiscale mais aussi une autre politique en matière d'équipement du territoire, pour rompre avec le processus de délocalisation qui ne touche pas seulement les usines mais les hommes. L'immondialisation porte en elle la haine du terroir. Il faut donc non seulement défendre plus que jamais le droit de vivre et travailler au pays mais aussi défendre un patriotisme paradoxal, à la façon d'Elias Canetti, qui demande de ne pas faire d'un renoncement à notre pays le prix de notre amour de l'universel.

L'immondialisation en cours consiste à la soumission complète de la vie humaine à la logique marchande. Elle engendre une véritable inversion du sacré et du profane. Notre société profane ce qui est considéré comme sacré : des valeurs, des sentiments, la vie. Elle sacralise en revanche le plus profane : la technique, le culte de l'argent, la primauté du paraître. Cette sacralisation du profane était la définition même du totalitarisme telle que proposée par la grande politologue américaine H. Arendt.

Un monde solidaire à inventer

La seule certitude que nous avons est l'impossibilité pour le système mondialiste de perdurer longuement. Déjà parce que notre mode de vie occidental n'est pas généralisable : il faudrait sept planètes si nous voulions que chaque humain consomme comme un américain. Ensuite parce que la planète s'épuise : il ne peut y avoir de croissance infinie dans un monde fini.

Il nous reste donc à inventer collectivement un monde solidaire où 80 % des ressources ne seront plus accaparées par 20 % de la population, un futur où nous aurons moins de biens mais beaucoup plus de liens. Mais si les partisans conscients de l'immondialisation avaient cependant raison, et si nous devions connaître demain, après la casse des structures collectives, l'effondrement des identités personnelles (le Moi freudien), alors l'humanité se trouverait face à un risque véritable de « désespècement ».



LES VALEURS DE L'ALTERMONDIALISME

François Houtart



François Houtart. Directeur du Centre Tricontinental à Louvain-la-Neuve et de la revue *Alternatives Sud*. A publié avec F. Polet, *L'Autre Davos*, Paris, L'Harmattan, 1999 ; avec S. Amin, *Mondialisation des résistances – État des luttes*, Paris, L'Harmattan, 2002 ; *Que penser de la mondialisation ?*, Namur, Éditions Fidélité, 2003.

L'image que donnent souvent à l'altermondialisme les moyens de communication de masse est souvent négative : des gens qui protestent (parfois même en cassant des vitres), des manifestations quelque peu folkloriques, de grands rassemblements plus ou moins sympathiques, mais qui ne débouchent sur rien. Il y aurait beaucoup à dire sur une telle image et son caractère superficiel. Mais ici ce sont les valeurs sous-jacentes au mouvement que nous voudrions mettre en lumière.

Délégitimation du système dominant

Tout d'abord il s'agit d'une résistance de plus en plus universelle à un système économique et politique dominant (le système organisé par la logique du capital et de son accumulation) entraînant des conséquences dramatiques sur les plans écologique et social. La référence est donc l'être humain dans toutes ses dimensions comme valeur fondamentale, alors que le système existant réfléchit uniquement en termes de marché, comme si ce dernier pouvait apporter

la solution à l'ensemble des problèmes de l'humanité.

Voilà pourquoi la première tâche est de délégitimer le système économique et ses prolongements politiques et militaires, parce qu'il ne répond pas aux exigences humaines. Jamais on n'a créé autant de richesses et jamais il n'y a eu autant de pauvres sur la terre. Pire, le processus accélère les distances sociales entre riches et pauvres et entre régions d'opulence et régions de misère. La délégitimation s'opère d'abord sur base d'arguments économiques. Si l'économie est l'activité créatrice des bases nécessaires à la vie physique, culturelle et spirituelle de l'humanité toute entière, jamais dans l'histoire on n'a produit un système économique plus inefficace. Il faut donc en dénoncer la logique, car beaucoup croient encore que le marché capitaliste est la solution. Que l'on pense aux privatisations des services publics, par exemple, ou à la concentration de l'agriculture mondiale entre les mains de grandes entreprises multinationales, qui sont acceptées sous prétexte d'efficacité, même par des partis de gauche. La délégitimation éthique en résulte logiquement, qui relève des instances morales, comme les Églises, par exemple.

Vivre est le premier droit humain

La valeur de la vie est centrale dans le mouvement antimondialiste. Les mouvements de femmes, ceux des peuples indigènes, et bien d'autres encore, ont mis ce thème au centre de leurs luttes. Vivre est le premier droit humain et la situation des plus pauvres le rappelle. À Mumbai, la présence de quelques 20 000 dalits (hors castes), membres des tribus des montagnes et des taudis urbains l'a rappelé tout au long du Forum social mondial. Pour eux, il s'agit de la réalité quotidienne. C'est d'abord la vie matérielle qui importe : manger, boire, s'habiller, avoir un toit, avoir un travail... Ne retrouve-t-on pas là le matérialisme de l'Évangile de Matthieu 25 ? C'est d'abord de la vie matérielle qu'il s'agit et aujourd'hui il existe assez de richesses et de moyens dans le monde pour résoudre ce problème de base en moins d'une génération. Mais où est la volonté politique d'y parvenir ? Il est plus facile de trouver trois fois plus d'argent

pour mener la guerre en Irak que de récolter les fonds nécessaires à répondre aux besoins humains fondamentaux (80 milliards de dollars selon les Nations Unies).

Il est frappant de voir que, dans le Sud, des pays comme le Vietnam ou Cuba ont pu (malgré guerres et embargos) éliminer la misère en moins d'une génération et répartir le produit social national de manière équitable, sinon égalitaire. Ce ne sont pas des paradis, évidemment. Mais au moins le droit à la vie y a été reconnu de manière efficace. Ce premier des droits, l'Occident ne semble le reconnaître qu'en parole seulement, puisqu'il continue à exploiter le Sud de manière encore plus intense que du temps de la colonisation, tout en reprochant à ces pays de violer les droits de l'homme.

Une telle perspective de la défense de la vie est accompagnée aujourd'hui par une pensée philosophique et théologique chrétienne, surtout en Amérique latine. Qu'il suffise de penser aux noms de Enrique Dussel ou de Franz Hinkelamert. Pour eux, la base de la position chrétienne est la vie et le système économique dominant, par les conséquences sociales de sa logique et de ses pratiques, est destructeur de la vie. Quand des milliers de petits paysans se suicident en Asie, parce que les mesures de la Banque mondiale et du FMI les empêchent de vivre de leur production, la politique de ces institutions n'est-elle pas une politique semeuse de mort ? Quand des centaines de milliers de petits paysans au Mexique doivent abandonner leurs terres sans trouver un autre travail, face à la concurrence déloyale imposée par le Traité de Libre Échange avec l'Amérique du Nord, n'est-ce pas une atteinte à la vie ? Quand la production de médicaments destinés aux maladies endémiques du Tiers Monde est abandonnée ou ralentie, parce que non rentable, c'est parce que la loi du marché prime sur la vie.

Il n'y a pas de ciel sans terre

Une autre valeur est celle du respect de la nature. Or la logique de l'exploitation est destructrice de l'environnement humain. Ainsi est né le concept de développement durable, aujourd'hui largement récupéré par le système lui-même. La Banque mondiale ne défend-elle pas l'idée que seule la privatisation des ressources naturelles résoudra cette question ? Or, il s'agit là de patrimoines de l'humanité : les forêts, l'eau, les semences, l'air. Faut-il que tout cela devienne marchandises pour servir à l'accumulation ca-

pitaliste ? Les réactions pour « sauver la terre » sont de plus en plus fortes. Comme l'écrit le théologien brésilien Leonardo Boff : *Il n'y a pas de ciel sans terre.*

Démocratie participative et multiculturalité

La démocratie participative est aussi une valeur soulignée dans les Forums. Non seulement on rappelle les défauts et les insuffisances de la démocratie représentative – même si celle-ci est considérée comme indispensable – mais le concept même de démocratie est appliqué à d'autres secteurs que le champ politique. Il s'agit de poser le problème du pouvoir dans toutes ses dimensions, y compris dans les associations, dans les rapports entre les sexes, dans les familles. Dans le domaine économique aussi, tant au niveau des économies locales que des organismes internationaux comme la Banque mondiale, le FMI et même l'OMC.

Un dernier trait digne d'être souligné est celui de la multiculturalité. La grande diversité géographique et sectorielle des Forums exprime déjà la multiplicité des univers culturels qui y sont représentés. Il n'est pas facile de faire travailler ensemble des mouvements ouvriers ayant une longue expérience du combat social contre le capitalisme et une culture de luttes sociales et de « nouveaux » mouvements ayant d'autres expressions et une autre histoire. Comment favoriser la convergence entre mouvements et organisations de l'Asie et de l'Afrique ? Entre régions de forte consommation et régions de profonde pauvreté ? Les dialogues s'établissent, mais pas sans difficultés. L'important cependant est la volonté de constituer une concentration de forces sociales intégrant ces variétés culturelles.

*

Bref, un autre regard est nécessaire pour comprendre les enjeux de l'altermondialisme. En termes de valeurs, ce mouvement constitue un phénomène important dans l'histoire contemporaine de l'humanité, auquel il faut espérer que chacun prenne sa part.

RÉINVENTER LE POLITIQUE

« Riches et pauvres face à la mondialisation actuelle ». Tel fut le thème du forum organisé à Maredsous le 22 novembre 2003, avec la participation de François Houtart, Ricardo Petrella et Francine Mestrum.

Une logique inhumaine

François Houtart condamne la mondialisation économique parce qu'elle obéit à une logique inhumaine visant à mettre la planète au service du marché capitaliste. Dans le système d'exploitation néo-libéral, tout devient marchandise. Seule compte l'accumulation de capitaux et, à la limite, on n'a plus que faire des êtres humains qui habitent cette terre. Sans doute la contradiction Travail-Capital a toujours existé. Mais s'est créée maintenant une véritable « camisole de force » enfermant toute l'économie et accentuant scandaleusement la différence entre riches et pauvres : 20 % de la population mondiale la plus riche bénéficie de 82 % du revenu mondial, les 20 % les plus pauvres se partageant 1,4 % de ce revenu ! L'impérialisme économique du Nord et surtout des U.S.A. pèse aujourd'hui sur le Sud d'un poids insoutenable, bien plus lourd qu'au temps de la colonisation. Après l'échec du modèle keynésien, fondé sur le pacte entre Travail, État et Capital, on a connu l'échec du modèle socialiste de l'Europe de l'Est et celui du modèle de Bandoeng prônant, dans le cadre d'un pacte social entre bourgeoisie et monde ouvrier, le développement d'industries nationales pour mettre fin aux importations. C'est le coût de la technologie, indispensable à ce dernier modèle, qui entraîna le début de la dette du Tiers Monde.

Un système inique

Face à ces crises, le Consensus de Washington a réorienté l'économie mondiale, en menant une double offensive contre le Travail et contre l'État et ses dépenses collectives, avec les effets sociaux catastrophiques que l'on connaît : privatisations, destruction des petites et moyennes entreprises, chômage, concentration des investissements dans les pays riches, pression migratoire croissante, renforcement des barrières, évolution colossale des grosses fortunes... Ce système inique purement marchand, impliquant une diminution de la part du Travail et un ac-

croissement de la part du Capital, fonctionne au détriment de l'humain et de la simple sécurité alimentaire des populations les moins nanties. Force est donc de constater son échec et de rechercher des alternatives incluant solidarité et équité.

Le devoir d'impatience

Ricardo Petrella s'insurge contre la thèse dominante actuelle selon laquelle la pauvreté et l'exclusion sont inévitables, voire « naturelles » et prône le « devoir d'impatience » car, selon lui, on ne peut accepter d'être patients sans se faire complices. Comme le 19^e siècle a affirmé l'illégalité de l'esclavage, le 21^e devrait proclamer illégales la pauvreté et l'exclusion. Annuler la dette du Tiers Monde (déjà remboursée 3,4 fois, alors que celle des U.S.A, énorme, n'est jamais mise en cause !), se battre pour que soient reconnus et préservés des biens publics (eau, électricité, air, forêt...), œuvrer pour l'instauration d'une démocratie participative mondiale impliquant une responsabilité collective de l'humanité (reconnue comme sujet politique et juridique), refuser catégoriquement tous les conflits armés : voilà les quatre domaines d'intervention où le « droit à la vie » doit être défendu. C'est tout le politique qu'il faut « réinventer » pour changer les mécanismes de la logique marchande.

Reconnaissance de droits

Francine Mestrum, analysant des documents de la Banque Mondiale, constate que la lutte contre la pauvreté ne corrige pas la politique néo-libérale. Au contraire, la pauvreté répond à ses besoins ; elle est une pièce maîtresse de son système. Avec le Fonds Monétaire International, la Banque Mondiale impose sa propre politique et refuse de laisser agir les gouvernements des pays « pauvres ». Sa stratégie fait appel à la « charité » sans reconnaissance de droits sociaux. Permettre à ces pays de développer leur marché intérieur (alimentation, services sociaux de base, industrialisation) avant de s'intégrer au marché mondial et renforcer le développement durable : telles sont deux pistes retenues pour lutter efficacement contre la pauvreté.

Une réappropriation de la politique

En clôture de cette journée, Francis Dewalque a repris les conclusions de Ricardo Petrella et a évoqué la pensée alternative issue du mouvement Attac et des forums sociaux nés à Porto Alegre. Il s'agit d'un énorme travail impliquant conscientisation, réappropriation de la politique et manifestations publiques. Une action en ré-

seaux doit viser à dépasser des finalités à court terme et une réflexion en profondeur doit éviter d'aboutir à des impasses.

*Sully Faik**

* Ce compte-rendu a été rédigé à partir d'une transcription des interventions, réalisée par Jean-Pierre et Arlette Plumet-Lenotte.

LIBRE PROPOS SUR « FRANC-MAÇONNERIE ET PERSONNALISME »

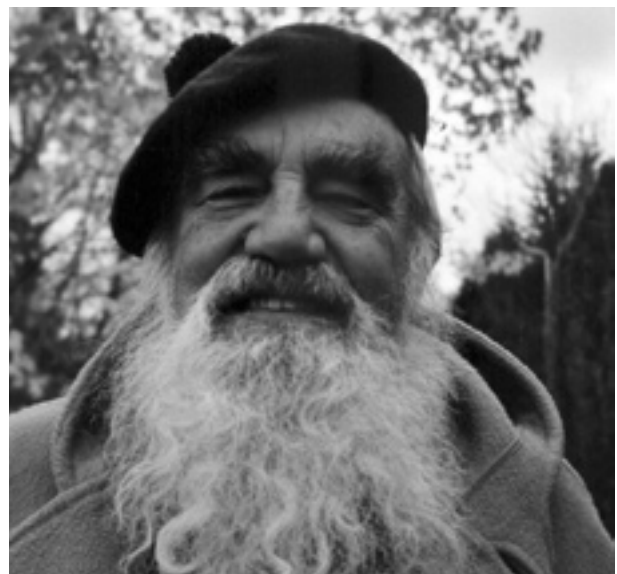
Marcel Bolle De Bal

Professeur émérite de l'Université Libre de Bruxelles

L'ouvrage de Vincent Triest *Plus est en l'homme. Le personnalisme vécu comme un humanisme radical* (Presses Interuniversitaires Européennes, Bruxelles, 2000) vient de connaître sa quatrième édition. À cette occasion, Marcel Bolle de Bal, membre fondateur du C@PP, ébauche un parallélisme des plus stimulants entre personnalisme et franc-maçonnerie. Ces rapprochements ne mériteraient-ils pas d'être prolongés par un dialogue sur les divergences perçues par certains, au-delà de ces convergences ?

LE CAPP se veut pluraliste. Louable intention. Réalité en construction. Innovation à la fois relative et remarquable, car le personnalisme est – depuis longtemps et malgré certaines aspirations d'Emmanuel Mounier – généralement catalogué « catho », et à tout le moins chrétien pour l'essentiel. Et pourtant... son idéal et son système de valeurs sont, contrairement à ce que beaucoup croient, très proches de ceux qui inspirent et animent la franc-maçonnerie. Et ce même dans la version libérale, a-dogmatique et laïque de celle-ci (version franco-belge tout particulièrement, par opposition à la maçonnerie anglo-saxonne, déiste, majoritaire à l'échelle planétaire).

Pour étayer cette thèse qui est la mienne, quoi de plus logique que de partir du livre fondateur du néo-personnalisme, celui du président du CAPP, Vincent Triest (VT), « *Plus est en l'homme. Le personnalisme vécu comme humanisme radical* » (Bruxelles, Presses Interuniversitaires



Européennes, 2000), et de le prolonger par la confrontation à certaines idées présentées dans cet autre ouvrage d'un membre du CAPP, en l'occurrence celui que j'ai commis sous le titre « *La Franc-Maçonnerie, porte du devenir. Un laboratoire de reliances* » (Paris, l'Harmattan, 1998) ?

De la dé-liance à la re-liance

VT.19: « le paradigme personnaliste...(c'est) *le puits de la rencontre des hommes* ...où se reconstruit le lien social » défait par le paradigme individualiste. L'on peut en dire autant de la franc-maçonnerie que j'aime définir comme un *laboratoire de reliances*, c'est-à-dire, précisément, comme une structure qui œuvre à remédier aux

phénomènes de *dé-liances* (= de destruction des liens sociaux) par des initiations à un travail de *re-liance* (à soi, aux autres et au monde).

Une humanité à construire

VT.19 : « seul ce qui construit l'humanité de l'homme a pour lui du sens ». Tel est, en effet, une partie de ce que recouvre la notion de « Progrès de l'Humanité », à laquelle les franc-maçons sont très attachés, car en principe finalité permanente de leurs actions quotidiennes.

Déconstruire les aliénations sociales

VT.74 : le travail de « déconstruction » du paradigme individualiste, réalisé dans la première partie de l'ouvrage, a préparé « l'entreprise de *recomposition du lien social*, fondé sur une autre vision de l'homme... » qui sera celle de la suite de l'étude. Tel est exactement, selon moi, l'essentiel du projet maçonnique : déconstruction des aliénations sociales (« laisser ses métaux à la porte du Temple », fondement du processus de l'initiation maçonnique, premier travail de l'Apprenti nouvellement initié, travail par ailleurs jamais achevé) et reconstruction des liens sociaux et humains (travail du Compagnon, « celui qui partage le pain »). En d'autres termes, encore une fois : travail de *dé-liance*, préparatoire à un travail de *re-liance*.

De l'altérité à la relation

VT. 97 et 98 : « ...entre Autrui et moi, il subsiste une *séparation originelle* qui est irréductible...il faut qu'Autrui et moi soyons séparés par la distance infinie de l'altérité pour que la relation puisse se nouer, au-delà de cette séparation... ». À rapprocher de ma définition normative du projet (maçonnique, mais pas seulement) de *reliance* : « le partage des solitudes acceptées, l'échange des différences respectées... ».

Religion et alliance

VT. 98 : « La *proximité* définit ce lien qui s'établit au-delà de la séparation. On peut utiliser les mots de *religion* et d'*alliance* pour exprimer ce lien humain qui n'est pas de l'ordre du théologique tout en s'inscrivant dans une dimension de *sacré*... ». S'il avait rencontré plus tôt le concept de *reliance*, Vincent Triest n'aurait-il point fait l'économie de cette association entre *religion*

et *alliance* ? Peut-être. Après tout, *religion* et *reliance* n'ont-elles pas toutes deux la même racine sémantique (*religare*, relier), et donc le même sens profond : relier les êtres séparés ? Et la devise de base de la franc-maçonnerie, son « ordre de mission » en quelque sorte, n'est-elle pas « *réunir ce qui est épars* », relier ce qui est délié ? Pour moi, la religion constitue un cas particulier de *reliance*, qui implique une référence transcendante...

Transcendance et sacré

VT. 98 : « ...Une conception laïque de ce sacré, mais aussi de la transcendance, de l'infini et du mystère, trouvera ainsi sa source dans cette approche du lien humain respectueux de l'altérité... ». Un franc-maçon initié se reconnaîtra sans difficulté dans cette définition d'une conception laïque du sacré : pour lui, la transcendance existe bien, mais c'est une transcendance immanente, émanant d'en bas, par la grâce de cet égrégoire que constitue la loge maçonnique.

De la solitude à la fraternité

VT. 19 : « ...existentiellement la fraternité fait vivre alors que la solitude est ressentie comme une forme de mort... ». Ma thèse : non seulement la franc-maçonnerie est un laboratoire de *reliances* (notamment aux autres), mais elle constitue une expérience initiatique de *fraternité*. Expérience vécue, initiatique dans la mesure où elle nous fait (re)découvrir, affronter, assumer les dimensions contradictoires de cette fraternité, à la fois fraternelle (Castor et Pollux) et fratricide (Abel et Caïn). La plupart des profanes qui frappent à la porte du Temple, souffrant de solitude dans la cité, expriment l'intense désir d'être initiés avec l'espoir d'enfin pouvoir vivre des relations amicales, chaleureuses et fraternelles (sur ce thème, voir Marcel Bolle De Bal, *La fraternité maçonnique*, Paris, Edimaf, 2001).

Mort et renaissance

VT. 19 : « ...le paradigme personnaliste renouvelle profondément l'horizon, ouvrant ainsi la voie à une « seconde modernité », dont l'avènement accomplirait enfin cet appel à « *refaire la Renaissance* » qui fut prononcé prophétiquement, voici plus de cinquante ans déjà, par Emmanuel Mounier ». Comment ne pas être tenté de relier ces trois formules convergentes : *refaire la Renaissance* (Emmanuel Mounier), (*re*)créer

des reliances (Marcel Bolle De Bal), *vivre la relationnalité* (Vincent Triest) ? Ajoutons à ceci que le fondement de l'initiation maçonnique – semblable à cet égard à celui de la plupart des initiations – réside dans un processus de mort (déliance) et de renaissance (reliance), d'apprentissage de nouvelles relations (relationnalités, reliances)...

Binaire et ternaire

VT. 115 : « ...Dans la philosophie de l'Autre, le chiffre clé qui exprime l'appel exigeant de la « relationnalité » n'est donc pas le *deux* du face-à-face mais le *trois* où intervient le possible d'un Autre à venir... La « relationnalité »... correspond à cette capacité de nouer... un lien au-delà de la séparation, ne forme donc pas une structure binaire, mais ternaire. Le lien social n'émerge pas dans la relation à deux mais à *trois*... ». Lorsque l'on sait – et ils sont rares ceux qui l'ignorent (le langage courant ne se complait-il pas à qualifier les franc-maçons de « frères trois-points » ?) – l'importance essentielle du nombre *trois* et du ternaire en franc-maçonnerie, la convergence entre cette dernière et le néo-personnalisme saute aux yeux, renforçant ainsi la thèse que j'ai voulu présenter ici.

VT. 125 : « ...Grégoire de Naziance affirmait que *deux* est le nombre qui sépare, *trois* le nombre qui dépasse la séparation... ». La franc-maçonnerie, nourrie du *trois*, œuvre à dépasser les séparations, les déliances et à construire des reliances...

Humanité douée de raison et démocratie réelle

VT. 109 : « ...Mon « Je » relationnel et existentiel justifie mon « Je » rationnel... ». Le franc-maçon, par la réflexion sur sa personne et son existence (travail de l'Apprenti), puis par son expérience des relations (travail du Compagnon) va ouvrir la porte pour construire une personnalité et une humanité douées de raison (travail du Maître)...

VT. 127 : « ... à travers cette philosophie (personnaliste.) se dessinent les contours d'une *autre religion*, une *religion des hommes* qui pourrait être qualifiée de *laïque*... ». Comment un franc-maçon humaniste, libéral et a-dogmatique pourrait-il ne pas adhérer sans réserves à une telle prise de position ?

VT. 176 : « ...Le personnalisme affirme une confiance dans la capacité de dépassement des personnes qui passe par la *révolution intérieure*... ». La franc-maçonnerie également...

VT. 176 : « ...Pour Berdiaeff, c'est la fraternité personnaliste qui fonde la véritable démocratie, la démocratie réelle, qui est celle de l'autonomie humaine de la liberté venant d'en bas... ». Remplaçons « personnaliste » par « maçonnique » dans cette phrase, et celle-ci conservera toute sa valeur ...

*

Comprenons-nous bien. Nulle intention perverse, nul prosélytisme dans mon chef, nulle volonté de plaider pour que Vincent Triest – qui, sauf erreur de ma part, n'est actuellement point initié franc-maçon – le devienne. J'ai simplement tenu à souligner avec intérêt certaines correspondances frappantes entre son approche du personnalisme et mon expérience de la franc-maçonnerie... ce qui risque de surprendre – mais pourquoi pas ? – certains lecteurs de *Perso*...

L'affiliation au C@PP est le meilleur moyen de soutenir son action.
Il vous suffit de verser 30,00 € sur le compte de l'association en mentionnant « affiliation ». Ce montant comprend l'abonnement à *Perso* (Belgique et étranger).

Nouveau ! Site internet du Capp a.s.b.l. :
<http://www.personnalisme.org>

PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITÉ

Jacques Arènes

La Parole et le Secret – Psychanalyse et Spiritualité, Paris, Desclée de Brouwer, 2003, 205 p.
 Marc-Alain Descamps, *La Psychanalyse spiritualiste*, Paris, Desclée de Brouwer, 2004, 219 p.

Voilà qu'à un an de distance (février 2003 et mars 2004) paraissent, chez le même éditeur, deux ouvrages qui, si l'on s'en tient à leurs titres, traitent du même sujet. Les auteurs sont l'un et l'autre psychanalystes.

Homme, où es-tu ?

Chacun de nous, à sa manière, devant le mystère de la personne, sent naître en lui cette question qui était sans doute celle de Dieu, dans la Genèse, demandant à l'homme : « Où es-tu ? » ou celle que se posait Diogène, se promenant en plein midi, sa lanterne allumée, dans les rues d'Athènes, confiant à qui voulait l'entendre : « Je cherche un homme ! » La Parole pourra-t-elle livrer le secret du Soi caché dans l'inconscient, ce lieu des profondeurs d'où peut sourdre le spirituel ? Car les hauteurs auxquelles tout notre être aspire pour se réaliser, c'est du plus profond de nous qu'elles sont appelées. Il est donc vraiment justifié de parler d'une psychanalyse des Hauteurs.

Psychanalyse spiritualiste

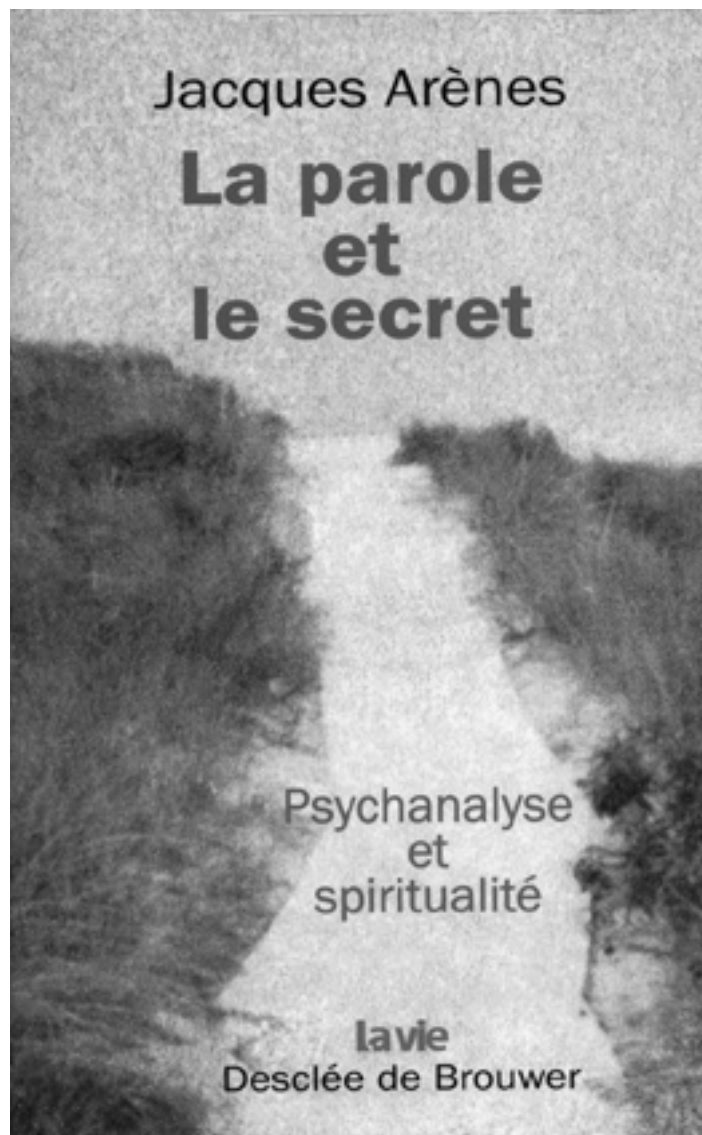
Ces deux livres ont un autre point commun, c'est qu'ils sont faciles. Celui

d'Arènes parce qu'il est le recueil de ses chroniques parues à l'hebdomadaire *La Vie* et qu'il s'adresse donc à un très large public. Celui de Descamps parce qu'il expose très clairement et de façon assez systématique les relations entre psychanalyse et spiritualité, telles qu'elles se présentent à l'homme d'aujourd'hui en situation de détresse intérieure, qu'elle soit pathologique ou non. Pour Descamps, qui dirige l'Institut de Psychologie Transpersonnelle, la psychanalyse spiritualiste est une psychanalyse intégrale et

ouverte. *Intégrale* parce qu'elle prend en compte tous les niveaux de l'être (des plus bas aux plus élevés) et *ouverte* parce qu'elle convient à tous les systèmes de croyance.

Univers sans âme

Dans l'univers sans âme de la mondialisation unificatrice, l'homme de plus en plus robotisé mène une existence « polysaturée » d'où apparemment le « manque » est banni. Jacques Lacan l'affirmait déjà : « le manque me manque ». L'enjeu n'est plus aujourd'hui le combat entre croyants d'un côté et défenseurs de la raison de l'autre, mais bien le combat à mener par tous pour restaurer la dignité



du sujet, pour rendre du sens à l'humain. Or, le déclin de la religion, dans notre modernité, se paie aussi pour l'homme en difficulté d'être-soi. La dépression est devenue plus une maladie du siècle qu'un trouble individuel. La société néolibérale, en poussant chacun à l'extrême dans la recherche du profit maximum, a fonctionnalisé l'individu et a faussé son ordre des valeurs. Les fausses valeurs ou antivaleurs qu'elle prône ouvrent sur le désenchantement car elles ne répondent pas à la vraie recherche de sens. Le but de l'humain c'est son dépassement dans une Transcendance qui réalise la véritable complétude de son être. Ce n'est évidemment pas le retour sauvage du refoulé religieux, tel qu'il ressurgit dans les sectes ou dans la quincaille néopaganiste d'Halloween, qui va pouvoir répondre à l'exigence d'absolu indispensable à l'homme pour se réaliser.

Qui suis-je ?

Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Comme l'affirmait Spinoza, dans *L'Éthique*, « Tout être selon sa puissance d'être a besoin de se réaliser. » Sa tendance la plus fondamentale est de réaliser complètement son essence propre, c'est-à-dire à devenir sans cesse plus exactement qui il est. Ce processus n'est d'ailleurs pas propre à l'homme. C'est un processus biologique, et « instinctoïde » par nature, qui est à la base du développement de tous les vivants. Il s'agit donc de quitter le « Que suis-je ? » de la psychologie classique et de le remplacer par un incessant « Qui suis-je ? ».

Besoin de transcendance

Le besoin de transcendance de soi est ce qui nous fait vivre pleinement. Sans lui, pas de santé psychique optimale. S'il n'est pas suffisamment satisfait, on chavire dans le vide existentiel, le désespoir, la névrose, voire dans des pathologies graves qui peuvent mener jusqu'à l'autodestruction. Pour faire advenir qui je suis, je dois descendre en moi. Cette « régression » première est la condition même d'une « progression » vraie. Il faut régresser et remonter jusqu'aux origines de son être, avant de regarder devant soi. Rétrospective d'abord. Prospective ensuite. Déterminé par mon passé, et libéré par mon futur. Plus un arbre s'élève haut, plus il doit préalablement enfoncer profondément ses racines dans le sol.

L'inconscient n'est pas laïque !

L'inconscient que nous scrutons n'est pas seulement ce lieu d'ombre où grouillent nos pulsions et nos refoulements, il est aussi la demeure de ce « Soi caché » doté de sentiments d'illimité et d'unicité, ce lieu où la rencontre avec plus grand que nous est déjà possible. Comme l'écrit Arènes, « Je n'ai pas à chercher les clés de la divinité à l'intérieur de l'inconscient, mais il s'y passe quelque chose, pour le croyant, qui a à voir avec Dieu. » L'inconscient n'est pas laïque !

Notre orient intérieur

La pulsion s'oppose à l'attraction. « Poussé par » est le contraire de « tiré vers » ! Ce sont des attractions qui sont à l'origine de tout ce que la civilisation a pu créer d'important, pas des pulsions. L'attraction libère l'homme et le tire vers l'avenir, alors que la poussée de la pulsion provoque un refoulement. L'attraction nous oriente sur le chemin de notre devenir. S'orienter, c'est se tourner vers l'Orient, là d'où vient la lumière. Et c'est dans notre orient intérieur, dans le meilleur de nous-même, que la spiritualité nous atteint. Si cet appel de la lumière nous élève par son exigence et nous fait accéder à la pleine clarté, ce n'est qu'après avoir visité nos zones d'obscurité qu'on y accède, après avoir traversé des « nuits obscures » déjà habitées.

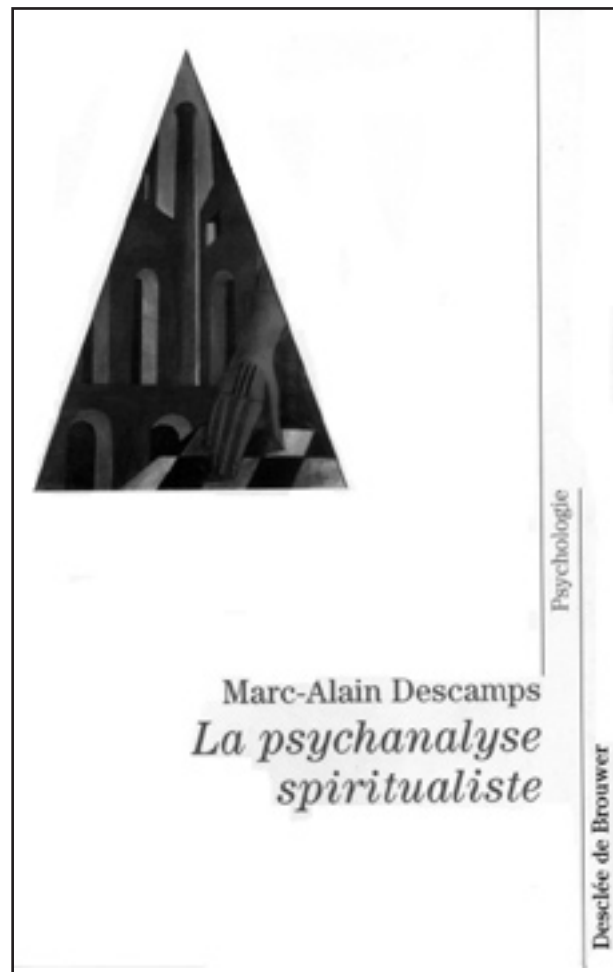
Le fond du fond

Pierre Fédida a publié en 2001, chez Odile Jacob, un ouvrage de psychothérapie dont le titre fait réfléchir : *Des bienfaits de la dépression*. Descamps parle lui aussi de la dépression comme d'une crise d'émergence, d'un chemin initiatique, de la clé de la croissance spirituelle. La dépression travaille pour moi quand elle me fait perdre le goût des antivaleurs, qu'elle me révèle que je suis possédé par ce que je possède. Le déprimé descend de plus en plus, jusqu'au fond du fond. Et lorsqu'il atteint ce point limite où il rejette tout, alors il est libéré car il n'a plus peur, puisque rien ne peut être pire. Lorsqu'il a fait de sa vie un total non-sens, alors il n'a plus rien à perdre. Ainsi la dépression le sauve de la mort matérialiste. C'est parce qu'il a le goût du sublime et la soif d'infini que le déprimé ne peut être satisfait par rien et que tout lui paraît si tristement banal, morne et ordinaire. La recherche de ce fond du fond a toujours été le but de la vie mystique.

Le triple accordage

L'aventure spirituelle qui comble cette béance d'incomplétude n'est pas l'aventure d'un sujet solitaire. Cette aventure est solidaire. En effet, c'est à un triple accordage que le sujet est appelé. Non seulement il entre en accordage avec le meilleur de lui-même. Mais il entre aussi en accordage, de cœur à cœur, avec l'autre et en accordage avec le monde : il trouve le monde beau, il adhère à l'ordre de l'univers. Il a quitté le camp des destructeurs et se sent relié aux forces du bien qui luttent pour spiritualiser la matière. Dans le réel rien n'a changé mais la vision de tout est complètement modifiée parce que tout est réconcilié. Il peut déposer les armes. Il donne le pardon à ceux qui lui ont fait du mal ou à ceux qu'il croit lui en avoir fait. Il demande le pardon à ceux auxquels il a fait du mal et à ceux qui peuvent s'imaginer qu'il leur en a fait. Enfin et surtout, il peut se pardonner à lui-même. Ainsi, libéré de son ego enfermant et toute culpabilité, il peut laisser la pacification s'installer au plus profond de lui. Il sort de l'illusion et découvre enfin sa vraie nature, hors du temporel et de l'impermanent. Il entre dans un état transpersonnel, s'identifie à une sorte de « conscience cosmique » et communique avec l'« Ultime Réalité ». C'est ainsi qu'il atteint le plein épanouissement de son être essentiel.

Sully Faik



PAUVRETÉ

Problème insoluble : rétablir le Pauvre dans son droit, sans l'établir dans la Puissance.

Georges BERNANOS, *Journal d'un curé de campagne*

La pauvreté exclut [...] et la richesse isole.

Lawrence DURREL, *Justine*

Nous ne pouvons pas, ce serait commode, mais nous ne pouvons pas croire qu'il n'y a pas de misère parce que nous ne la regardons pas ; elle est quand même, et nous regarde.

Julien GREEN, *Le Langage et son double*

Une seule misère suffit à condamner une société. Il suffit qu'un seul homme soit tenu, ou sciemment laissé dans la misère pour que le pacte civique tout entier soit nul.

Charles PÉGUY, *De Jean Coste*

Les pauvres sont nos maîtres.

Saint VINCENT DE PAUL

Ce n'est pas de ton bien que tu distribues au pauvre, c'est seulement sur le sien que tu lui rends.

Saint AMBROISE

Les pauvres sont pauvres parce qu'ils sont la condition même de l'enrichissement des riches. [...] Les hommes pauvres ou riches soumis aux mécanismes d'enrichissement : voilà la pauvreté de ce temps qui fait de l'Occident le tiers monde de la spiritualité [...]

Jean SULIVAN, *Parole du passant*

Si Dieu a fait le monde, je n'aimerais pas être ce Dieu, car la misère du monde me déchirerait le cœur.

Arthur SCHOPENHAUER

[...] les hommes sont comme les lions, comme toutes les bêtes, comme tous les êtres vivants. La faim les rend féroces. Et qu'est-ce que la pauvreté, sinon une faim généralisée ?

Michel TOURNIER, *Gilles et Jeanne*

LES CAHIERS DE L'ATELIER DU PERSONNALISME RELIÉS EN UN VOLUME

Numéro	Sujet	Conférenciers/Auteurs
Cahier n° 1	Le personalisme, humanisme de demain ? Présentation de l'atelier	P. HARMEL V. TRIEST
Cahier n° 2	Individualisme ou Solidarité ? L'homme selon la Bible	Ph. VAN PARIJS A. WÉNIN
Cahier n° 3	Évangile et politique	P. ANSAY
Cahier n° 4	Nation et humanisme	A.-P. FROGNIER
Cahier n° 5	Aux racines de l'humanisme européen	R. REZSOHAZY
Cahier n° 6	Doc. de trav. « Mounier »	[intégré dans le Cahier n° 7]
Cahier n° 7	Spécial Mounier	V. TRIEST et F. GOFFINET
Cahier n° 8	L'homme et l'argent	N. BARDOS-FELTORONYI
Cahier n° 9	Mutations économiques : défis aux citoyens et aux politiques	A. LAMFALUSSY
Cahier n° 10	Économie de marché et autorité publique	Ph. MAYSTADT
Cahier n° 11	Le Bien commun	R. PETRELLA
Cahier n° 12	Dieu, hypothèse inutile ?	É. BONÉ, s.j.
Cahier n° 13	La question de l'euthanasie	L. CASSIERS
Cahier n° 14	Quel humanisme pour le XXI ^e siècle ? Table ronde du 26 avril 2000 introduite par les 19 thèses de la réforme personaliste	J. BAUDUIN (Ecolo), R. MILLER (PRL), Ch. Picqué (PS), J.-J. Viseur (Nouv. PSC) V. TRIEST
Cahier n° 15	Philosophie et Management	L. DE BRABANDERE
Cahier n° 16	Ce grand silence des prêtres Constitution du Carré Personaliste : termes de référence	J. KAMP
Cahier n° 17	Démocratie et droits de l'homme Des pensées et des hommes	R. MOREELS E. BLATTCHEN
Cahier n° 18	Manifeste personaliste – L'humanisme des personnes	CARRÉ PERSONNALISTE
Cahier n° 19	L'humanisme radical du personalisme – entretiens sur RCF	R. LEIDGENS et V. TRIEST
Cahier n° 20	L'Afrique, berceau de l'humanité, terreau d'un nouvel humanisme	Z. HABIMANA et Cl. KUETE

PUBLICATIONS DU C@PP DÉJÀ PARUES

LES CAHIERS DE L'ATELIER DU PERSONNALISME

parus

de novembre 1995 à avril 2002

20 Cahiers
reliés en un volume de 50 pages

12 €

10 € (pour les membres du C@PP)

PERSO

N° 1 – Octobre 2003

ÉTHIQUE ET BIOLOGIE

Demain le personnalisme (Vincent TRIEST)

Personne et Individu (Vincent TRIEST)

*Aux extrémités de l'humain :
questions de biotechnologie
médicale* (Entretien avec Michel DUPUIS)

Bioéthique et Thanatoéthique (Marcel BOLLE DE BAL)

*Actualité d'Emmanuel Mounier :
actes des rencontres de Grenoble* (Sully FAÏK)

Une éthique pour la vie (Aaron MUNDAYA)

Aux limites de l'humain (Sully FAÏK)

PERSO

N° 2 – Janvier 2004

ÉDUCER AUJOURD'HUI

*Éduquer
pour que l'humain advienne* (Vincent TRIEST)

*Martin Buber, philosophe
de la rencontre* (Cathérine-Marie LEROY)

*Liberté et libération :
comment libérer ma liberté ?* (Vincent TRIEST)

*Contre la société des écrans :
éduquer à la parole* (Jacques de COULON)

*Pour une éducation
personnaliste* (Hubert HAUSEMER)

Résister au veau d'or (Aaron MUNDAYA BAHETA)

*Une autre approche
de la personne* (Sully FAÏK)

PERSO

N° 3 – Mai 2004

VERS UN ISLAM DES LUMIÈRES

*Transcendance et normativité
de l'humain* (Aaron MUNDAYA)

*George Friedmann et
le personnalisme* (Marcel BOLLE DE BAL)

Le Sujet en Islam (Marcel CHEBEL)

*Critique musulmane
de la réification* (Mohammed TALEB)

Le Voile et la Bannière
(Jean-Pierre et Arlette PLUMAT-LENOTTE)

Un musulman nommé Jésus (Sully FAÏ)

En couverture, vieille femme pygmée de la région de l'Epulu, en Ituri (République Démocratique du Congo)

Photo C. Lamotte, Congopresse, n° 24.312/23.